

**Dr Steven D. Mathewson,
Prêcher les récits de l'Ancien Testament,
Session 6 : Quatre questions pour passer de
l'exégèse à la construction du sermon**

Ici le Dr Stephen D. Mathewson, dans une série consacrée à la prédication des récits de l'Ancien Testament. Voici la sixième session, qui aborde quatre questions pour passer de l'exégèse à la construction du sermon.

Dans cette session, je souhaite traiter de quatre questions qui vous aideront à passer de l'exégèse de votre sermon, c'est-à-dire de l'étude du texte, à la construction de votre sermon, à son élaboration.

Dans son livre, « Into Thin Air », John Krakauer décrit ce qu'il a ressenti en atteignant le sommet de l'Everest, le plus haut sommet du monde à 8 848 mètres. Il explique : « Atteindre le sommet de l'Everest est censé déclencher une vague d'exaltation intense, malgré les obstacles. Après tout, je venais d'atteindre un objectif que je convoitais depuis l'enfance, mais le sommet n'était que la moitié du chemin. »

Toute envie de me féliciter fut étouffée par l'appréhension profonde qui m'attendait face à la longue et périlleuse descente. David Breshears est un autre alpiniste de renom. Il est d'ailleurs le premier Américain à avoir gravi l'Everest à deux reprises.

Et il est d'accord avec cela. Il donne d'ailleurs ce conseil aux alpinistes : atteindre le sommet est la partie facile.

Le plus difficile, c'est de redescendre. Et je crois que c'est la même chose pour la prédication des récits de l'Ancien Testament. Cela ressemble à une expédition sur l'Everest.

Une fois parvenu au sommet de l'exégèse, félicitations ! C'est un véritable exploit : vous avez découvert le message théologique du récit. Mais honnêtement, c'est la partie la plus facile. Le plus difficile est de revenir à la réalité et de transmettre ce message à l'assemblée, à l'Église, aux fidèles à qui vous vous adressez.

C'est là toute la difficulté. Aussi, une fois votre travail exégétique achevé et avant de partager vos découvertes avec votre auditoire, je vous suggère, pour commencer, d'analyser l'expression exégétique de votre idée principale en vous posant quatre questions. La première est la suivante : comment ce message théologique s'inscrit-il dans le récit biblique ? En effet, chaque récit de l'Ancien Testament que nous prêchons appartient à un récit plus vaste, à ce que nous appelons un méta-récit, dont le centre est Jésus le Messie.

N.T. Wright a observé que l'Ancien Testament est un récit en quête de conclusion, et que, selon lui, cette conclusion doit intégrer la pleine libération et la rédemption d'Israël, et qu'elle doit s'inscrire dans la continuité du reste du récit de l'Ancien Testament. Or, c'est précisément ce que fait le Nouveau Testament. Et je crois que c'est également ce que les prédicateurs chrétiens doivent faire.

Ceci nous amène au domaine de la théologie biblique, qui consiste à retracer l'évolution du récit biblique en observant le développement de thèmes majeurs, tels que l'alliance, la rédemption, le temple (c'est-à-dire la présence de Dieu), l'image de Dieu, la cité de Dieu, le royaume de Dieu, et bien d'autres. Il n'est peut-être pas judicieux de réduire le cœur ou le principe organisateur de l'Ancien Testament à un seul thème, mais je pense qu'il est possible de résumer le récit biblique en une phrase : la Bible est l'histoire de Dieu rétablissant le don de sa présence. En effet, la Bible commence et se termine dans un jardin paradisiaque où Dieu demeure avec son peuple.

Elle passe d'un site potentiel de construction dans la Genèse (chapitres 1 et 2) à une ville achevée dans l'Apocalypse (chapitres 21 et 22). Entre-temps, Dieu demeure avec son peuple dans divers temples. En réalité, l'Éden ressemblait beaucoup au premier temple.

C'était le lieu où Dieu demeurait avec son peuple. Il y avait ensuite le tabernacle, puis le temple lui-même, construit par Salomon. Et bien sûr, si on les étudie, on constate que leur iconographie et leurs œuvres d'art reflétaient en quelque sorte les conditions qui régnaient en Éden.

Il y avait donc le tabernacle, le temple, puis Jésus, Emmanuel, Dieu avec nous, qui se décrit lui-même comme un temple dans Jean 2. Et enfin l'Église, elle aussi étant un temple. Bien sûr, rien de tout cela ne remet en cause le fait que le récit des Écritures est celui de la rédemption. Certains ont objecté, affirmant : « On m'a toujours appris que la Bible racontait l'histoire de la rédemption. »

Je dirais : absolument. Mais on pense souvent à la rédemption de quoi ? Eh bien, de la rédemption du péché, de l'esclavage. Mais pour quoi sommes-nous rachetés ? Pour retrouver la vie en présence de Dieu.

Et le héros de cette histoire, bien sûr, c'est celui qui a accompli cela pour nous : Jésus, le Messie, l'Agneau de Dieu qui nous a rachetés par son sang. Comment établir le lien avec le récit que nous avons étudié et que nous nous apprêtons à prêcher ? Comment l'intégrer à la grande histoire de la Bible ? Premièrement, les prédicateurs doivent rappeler à leurs auditeurs qu'ils ne peuvent répondre au message prophétique ou à la portée morale de ce récit que par la grâce offerte par Jésus-Christ et son Évangile. Deuxièmement, les auditeurs doivent discerner les points de

continuité et les ruptures entre le message théologique de ce récit de l'Ancien Testament et la nouvelle alliance.

Comment peut-on, en effet, proclamer un message, un récit tiré des livres des Juges ou des Chroniques, sans examiner comment leur message théologique est façonné par leur accomplissement en Christ ? Il est donc essentiel d'aborder ces questions. Or, certains thèmes bibliques majeurs présents dans ces récits trouvent leur accomplissement ultime en Jésus-Christ. Parfois, on peut également relever comment un texte préfigure ou annonce la venue du Christ.

Je ne pense pas que ce soit nécessaire à chaque fois. Mais honnêtement, c'est plus naturel dans certains passages où l'on trouve des personnages comme David, dont on sait, grâce au Nouveau Testament, que Jésus est le fils. Il est donc plus naturel de passer de David à Jésus que d'autres personnages.

Ainsi, dans 1 Samuel 17, si l'on considère comment David préfigure Jésus, il représente le roi guerrier par excellence qui vainc la bête et les rois de la terre qui s'opposent au Dieu vivant (voir Apocalypse 19 et suivants), tout comme Goliath. Il pourrait également être pertinent de souligner que Jésus est la véritable et meilleure Abigail lors de la prédication de 1 Samuel 25, ou peut-être le véritable et meilleur Josias lors de la prédication de 1 Rois 22 et 23. Personnellement, je ne le fais pas systématiquement dans mes sermons.

Je pense que si nous nous focalisons sur chaque sermon pour y déceler la véritable nature de Jésus, supérieure à la réalité, ce n'est pas toujours la meilleure approche. Nous ne voulons pas forcer la typologie et laisser celle-ci éclipser le message théologique du texte. Mais c'est aussi ce que nous souhaitons faire.

Très bien. Une deuxième question à utiliser pour analyser l'idée exégétique, c'est-à-dire le résumé de toute notre étude exégétique, est : « De quoi mes auditeurs ont-ils besoin que je leur explique ? » Haddon Robinson, une figure emblématique de la prédication exégétique, a écrit le manuel **Biblical Preaching**, actuellement à sa quatrième édition, et il souligne son efficacité au fil des ans. Il identifie cette question, ainsi que les deux suivantes que je vais présenter, comme des questions fonctionnelles ou de développement que les prédicateurs doivent se poser.

Et je trouve particulièrement utile de les interroger sur mon public. Ces questions nous aident à identifier les situations où notre public risque de dire : « Je ne comprends pas », et où il aura besoin d'une explication, d'une confirmation ou d'une application concrète. Ces questions portent donc sur notre compréhension, nos convictions et nos comportements.

Nous commençons donc par cette première question. Il s'agit en réalité d'une question d'explication. Qu'est-ce que mes auditeurs ont besoin que j'explique ? À

quel moment vont-ils dire : « Je ne comprends pas » ? D'ailleurs, ces questions suivent un ordre logique.

Robinson évoque la nécessité d'expliquer, de prouver et d'appliquer. Expliquer, c'est répondre à la question : « Que signifie ceci ? Je ne comprends pas. Aidez-moi à comprendre. »

Quand on aborde la question de la preuve ou de la validation, c'est là que nos auditeurs se disent : « Je ne suis pas convaincu. Je comprends ce que vous dites, mais je ne suis pas sûr de pouvoir y croire. Est-ce vraiment vrai ? » Et puis, bien sûr, la question de l'application est : « Quel est le rapport avec ma vie ? Quelle différence cela fait-il ? » Et il y a un ordre logique à suivre.

On ne peut appliquer ce qu'on n'accepte pas, ni accepter ce qu'on ne comprend pas. Cela ne signifie pas pour autant que, lors de nos sermons, nous devons suivre un ordre strict. C'est simplement ainsi que fonctionnent ces questions.

Ainsi, lorsqu'on aborde un récit de l'Ancien Testament, par exemple le livre de Ruth, il faut expliquer la signification de noms comme Élimélec, Naomi, Ruth et Boaz. Nous en avons parlé lors d'une session précédente. Il peut également être nécessaire d'expliquer les implications théologiques du départ d'Israël pour Moab.

Si vous déclarez : « Élimélec, Dieu est mon roi, a tourné le dos à Dieu, son roi, en quittant Israël pour aller à Moab », certains auditeurs pourraient vous répondre : « Je ne comprends pas. Où est le problème ? Ce serait comme si je déménageais de New York à Birmingham, en Alabama. Quel est le problème ? » Il faudrait alors expliquer la situation difficile d'une veuve sans enfant en Israël. De nos jours, être veuve n'est facile pour aucune femme.

Je le sais. Je pense à ma propre mère, qui a été veuve pendant les vingt dernières années de sa vie. Mais, franchement, en Israël, juridiquement parlant, c'était une toute autre histoire.

Il vous faudra peut-être expliquer le concept de parent rédempteur, ou encore la coutume de permettre aux pauvres de glaner en bordure des champs. D'ailleurs, cela ne signifie pas que vous devez consacrer cinq minutes à chacun de ces points, sinon votre sermon sera déjà terminé. Vous pouvez répondre à certains en une ou deux phrases.

D'autres auront peut-être besoin d'un peu plus de temps. Vos auditeurs se demanderont peut-être : « Que signifie l'expression "amour fidèle" ? » Ou si vous parlez d'amour indéfectible, de bienveillance, quelle que soit la traduction utilisée dans votre sermon, vous devrez peut-être l'expliquer. Peut-être aussi expliquer la signification du geste de Ruth découvrant les pieds de Boaz.

Et cela soulève de nombreuses questions. Pourquoi Boaz s'est-il assis à la porte de la ville ? Que faisaient donc les anciens là-bas ? Qu'en est-il de la cérémonie du retrait des sandales ? D'ailleurs, l'auteur lui-même nous l'explique, car il semble que même les premiers lecteurs ne la connaissaient pas bien. Aussi, lorsque nous étudions ces récits, devons-nous toujours nous demander : qu'est-ce qui reste à expliquer ? Et encore une fois, nous ne pouvons pas tout expliquer.

Et si vous avez une liste plus longue, comme celle que je viens de vous donner, il vous faudra fournir des explications rapidement. C'est très utile pour éviter de trop expliquer, mais aussi de ne pas assez expliquer et de supposer que les gens connaissent aussi bien la culture dans laquelle ces histoires se déroulent, car ce n'est souvent pas le cas. Bien, la troisième question à utiliser pour analyser l'idée exégétique est la question de validation, la question de la preuve.

La question est donc : où mes auditeurs expriment-ils un désaccord ? L'accent est mis ici sur la validité. Haddon Robinson appelait cela la question « C.S. Lewis », tant il excellait dans ce domaine. Aujourd'hui, je préfère l'appeler la question « Tim Keller », car Tim Keller, aujourd'hui disparu, était passé maître dans l'art d'anticiper les objections et d'y répondre avec brio.

Nous devons donc procéder ainsi lorsque nous prêchons ces passages. Quiconque prend la Bible au sérieux peut être confronté à des interrogations quant à ses affirmations de vérité ; il est donc essentiel d'anticiper ces questions. J'y ai repensé récemment en prêchant sur le livre d'Esther.

Et oui, j'en ai même parlé dans un sermon entier. Cela peut représenter un défi, mais l'avantage, c'est que cela forme un récit complet. Et la résolution n'apparaît qu'à la toute fin.

Mon idée principale pour le livre d'Esther, et je sais que d'autres ont eu une idée similaire, était que même lorsqu'on ne peut ni voir ni entendre Dieu, il reste maître de notre destin. Il se peut qu'un auditeur, en entendant cela, se demande : « Est-ce vraiment vrai ? J'ai du mal à y croire. » Mais en réalité, la réponse à cette objection se trouve directement dans le texte.

Vous n'avez pas besoin d'inventer des choses ailleurs. Tout est dans le texte. Vous pouvez montrer, à partir de l'histoire d'Esther, comment Dieu surmonte le climat spirituel défavorable qui entourait Esther et son peuple.

Vous pouvez montrer comment Il triomphe des personnes influentes et difficiles, comment Il surmonte les événements imprévisibles de la vie. Je veux dire, même le tirage au sort a déterminé la date d'exécution de la sentence contre le peuple juif. Et cela leur a donné le temps de se préparer et de se défendre.

Vous pouvez montrer comment Dieu triomphe des épreuves même lorsque les circonstances restent immuables. Et il le fait de manières imperceptibles si l'on n'y prête pas attention. C'est précisément ce qui se passe dans le livre d'Esther.

Bien, la dernière question à aborder pour analyser cette idée exégétique est celle de son application. Autrement dit : comment Dieu veut-il que je réponde à ce message théologique ? Cette question s'inspire de 2 Timothée 3, 16 et 17, qui affirme que toute l'Écriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, réfuter, corriger et instruire dans la justice, afin que l'homme et la femme de Dieu soient parfaitement préparés à toute bonne œuvre. Le problème, cependant, comme mon mentor Haddon Robinson aimait à le souligner, c'est que l'on prêche plus d'hérésie dans l'application que dans l'exégèse biblique.

La première fois que j'ai entendu ça, j'ai un peu ri et je me suis dit : « Oui, il exagère sans doute. » Mais plus je prêche et plus j'écoute les autres prêcher, plus je me dis que c'est vrai. L'un des pièges auxquels nous sommes confrontés lorsque nous appliquons les récits de l'Ancien Testament à la vie de nos auditeurs, c'est la moralisation.

Et la moralisation consiste simplement à appliquer les leçons morales tirées de la vie des personnages, en particulier celles qui sont plutôt périphériques au message théologique ou à la portée éthique du récit. C'est ce à quoi il faut vraiment faire attention. Attention, je ne veux pas exagérer le problème, car je pense que certains tombent dans le piège inverse.

Ils sont tellement soucieux de ne pas moraliser qu'ils ont presque trop peur de dire : « Voilà ce à quoi ce récit appelle le peuple de Dieu. Et nous n'avons pas à nous en inquiéter ni à en avoir peur. Après tout, souvenez-vous, l'apôtre Paul reconnaissait la pertinence de se référer aux récits de l'Ancien Testament pour trouver des exemples de conduite à tenir, ou à ne pas tenir. »

1 Corinthiens 10, versets 6 et 11. De plus, le fait que les mots grecs utilisés soient « tupoi » et « tupikos », qui indiquent le type verbal, confirme, à la lecture du contexte, que Paul parle d'exemples. Daniel Doriani, qui a beaucoup réfléchi à l'application des Écritures, affirme : si certains s'empressent de tirer des leçons éthiques des Écritures, d'autres craignent tellement le moralisme qu'ils refusent d'utiliser les récits pour des enseignements moraux.

Mais Jésus lui-même justifie la recherche de principes éthiques à partir des récits bibliques. Il faut, à mon avis, se méfier de deux choses. Premièrement, d'une application qui repose sur une lecture erronée ou superficielle d'un récit.

C'est pourquoi nous avons consacré tant de temps à discuter de la manière d'étudier un récit. Ainsi, par exemple, certains prédicateurs ont utilisé l'épisode où Gédéon dépose la toison sur l'aire de battage. Ce passage se trouve dans le livre des Juges, chapitre 6, versets 36 à 40.

Ils ont utilisé ce récit comme exemple de la manière de découvrir la volonté de Dieu en cherchant un signe. Mais c'est une erreur, car pour que cela fonctionne, comme je le dis toujours, il faut d'abord connaître la volonté de Dieu. Gédéon, lui, la connaissait déjà.

Il lui manquait tout simplement la foi nécessaire. Et il cherchait à être rassuré. Mary Evans, une éminente chercheuse, affirme que le besoin de Gédéon d'une intervention divine répétée montre que les signes, en soi, sont rarement vraiment convaincants.

Il arrive donc que l'on traite un récit avec négligence, en lui faisant faire quelque chose qu'il ne fait pas, en omettant de reconnaître que Gédéon connaissait déjà la volonté de Dieu, et que l'on tente ensuite d'en faire un modèle pour la découvrir, ce qui engendre des problèmes. Un autre problème réside dans le fait de fonder une application sur des détails périphériques au message théologique véhiculé par l'auteur. Or, ces détails peuvent être essentiels au récit, mais ils n'en constituent pas le cœur éthique.

Par exemple, j'ai entendu des sermons sur 2 Samuel 11 et 12 qui insistaient sur le fait que le roi David n'était pas parti en guerre avec son armée au printemps. S'il l'avait fait, il ne se serait pas exposé à la tentation sexuelle, et c'est vrai. Mais le narrateur ne nous dit jamais vraiment si David a eu raison ou tort de rester au palais. Peut-être avait-il une bonne raison. J'en doute, mais je n'en suis pas certain.

Oui, il est vrai que les périodes d'oisiveté peuvent nous rendre plus vulnérables à la tentation, mais ce n'est pas vraiment le propos de l'auteur dans ce récit. Il faut donc être très prudent avant d'en tirer une conclusion générale. J'ai aussi entendu des prédicateurs s'inspirer de la parabole de Nathan et inciter leurs auditeurs à créer une parabole chaque fois qu'ils doivent confronter quelqu'un à son péché, et je ne dis pas que c'est une mauvaise pratique. Il y a peut-être même une certaine sagesse là-dedans.

Je ne suis pas certain que ce soit vraiment la direction que prend le récit, et si nous nous contentons de retenir ces deux principales applications, nous allons passer à côté de l'essentiel. Alors, comment appliquer les récits de l'Ancien Testament à la vie des croyants de la Nouvelle Alliance ? Permettez-moi de vous proposer quatre autres questions. Vous vous dites peut-être : « J'en ai assez de toutes ces questions ! Je veux juste prêcher la Bible. »

Eh bien, figurez-vous qu'il faut y réfléchir sérieusement, et avec le temps, vous apprendrez peut-être à vous poser ces questions intuitivement. Mais je pense que ce sont des questions auxquelles nous devons nous confronter. Une question se pose : dois-je fonder l'application sur les actions et les paroles des personnages ? Là encore, c'est délicat, car parfois les actions positives ou négatives d'un personnage correspondent au message théologique du récit, mais ce n'est pas toujours le cas. Juges 3, 12 à 30, en est un parfait exemple.

Lorsque je prêche ce message, je fais référence à l'histoire d'Éhud. Vous souvenez-vous d'Éhud et du roi Églon ? Mon idée théologique principale, c'est que Dieu délivre son peuple des situations désespérées de manière inattendue. Souvent, les prédicateurs qui abordent ce sujet invitent leurs auditeurs à mettre leurs particularités ou leurs faiblesses au service de Dieu, à l'instar d'Éhud qui a utilisé sa main gauche.

Et pourtant, au point culminant du récit, Yehud fait une déclaration qui nous éclaire sur le message que l'auteur voulait transmettre. Rappelons-nous l'importance de la parole dans ces récits. Yehud dit : « Suivez-moi, car l'Éternel a livré Moab, votre ennemi, entre vos mains. » Voyez, il s'agit d'une histoire qui illustre comment Dieu délivre son peuple de situations apparemment désespérées.

Et je dirais même que le fait qu'Ehud soit gaucher n'est qu'un des moyens inattendus que Dieu a utilisés pour le délivrer. En fait, chaque aspect de cette histoire est surprenant. Un guerrier gaucher issu d'une tribu de droitiers ? Benjamin, par exemple, signifie « fils de la main droite », et pourtant Ehud, ce Benjaminite, était gaucher.

Il y a un message secret, une échappatoire rendue possible par le retard causé par l'odeur d'un roi qui, vraisemblablement, se rendait aux toilettes. Oui, cela fait partie du récit. J'estime donc qu'il est préférable d'inciter les auditeurs à ne pas baisser les bras face à des situations désespérées, plutôt que de les encourager à utiliser leurs qualités uniques pour servir Dieu.

Voilà un exemple de ce que j'entends par là. Deuxièmement, je pense qu'il faut toujours se demander : « Quel est le message éthique du récit ? » Autrement dit, quelle mise en garde ou quelle exhortation l'histoire nous adresse-t-elle ? Nous en avons déjà parlé. N'oubliez pas que l'idée principale énonce le message théologique du récit, et ce message sous-entend une exhortation ou un message éthique, même s'il n'est pas toujours explicitement formulé.

Voici comment ça fonctionne : il faut toujours se demander ce que le narrateur fait de ses propos, et cela repose sur une distinction linguistique utile entre sémantique et pragmatique. Certes, vous n'utiliserez pas ces termes dans vos sermons, mais la sémantique se rapporte au sens d'une chose, tandis que la pragmatique se rapporte

à la manière dont cette chose fonctionne dans son contexte. Prenons par exemple l'énoncé : « Une voiture arrive. »

Très bien, qu'est-ce que cela signifie ? Sémantiquement, cela signifie qu'un véhicule à quatre roues approche. Cependant, d'un point de vue pragmatique, cette affirmation peut servir d'avertissement ou d'encouragement. Si mes petits-enfants jouent au football dans le jardin et doivent parfois aller chercher le ballon dans la rue après une passe ratée (ce qui arrive assez souvent avec mes petits-fils), je prononcerai cette phrase pour les avertir.

Je leur dis : « Une voiture arrive », et ils s'arrêtent car ils savent qu'il n'est pas prudent de sortir dans la rue. Mais s'ils attendent impatiemment le retour de leur père avec la pizza qu'ils ont commandée, cette même phrase peut les rassurer. Et s'ils demandent : « Oh, quand est-ce que mon père va arriver ? », je peux leur dire : « Une voiture arrive. »

Bon, alors je ne leur dis pas de rester hors de la rue. J'essaie de les encourager. Tiens, c'est peut-être ton père.

De même, les prédicateurs doivent déterminer l'impact du message théologique du récit. Quel sera son effet ? Est-ce un encouragement ? Un avertissement ? Un appel à l'action ? Comme mentionné précédemment, l'idée théologique de Juges 3.12-30 est que Dieu délivre son peuple des situations désespérées de manière inattendue. J'ajouterais que ce passage nous invite à faire confiance à Dieu, voire qu'il encourage ceux qui sont sur le point d'abandonner.

Très bien. Il me semble qu'il nous faut aussi nous demander : comment le message du récit s'applique-t-il à un croyant de la nouvelle alliance ? Comme le suggèrent William Klein, Craig Blomberg et Robert Hubbard, nous ne pouvons supposer ni que l'Ancien Testament se transpose intégralement dans le Nouveau Testament sans modification, ni qu'il y est transposé inchangé. Nous devons plutôt examiner chaque texte pour découvrir comment il s'est accompli en Christ, et par « accompli », nous entendons ici Matthieu 5.17, qui fait référence à son expression la plus complète. Cela nous ramène bien sûr à notre discussion sur la théologie biblique, n'est-ce pas ? La trame narrative, le contexte de toute la Bible, nous aidera à déterminer ce qui se poursuit et ce qui cesse lorsque nous passons de l'Ancienne Alliance, que reflètent les récits de l'Ancien Testament, à la Nouvelle Alliance.

Ainsi, par exemple, dans les chapitres 17 et 18 du livre des Juges, comment aborder le problème des idoles ? Nous savons que ce problème n'est pas propre à l'Ancien Testament. L'apôtre Jean, par exemple, termine sa première épître en exhortant ses destinataires à se garder des idoles, ce qui surgit presque de nulle part à la fin de la première épître de Jean. « Mes petits enfants, gardez-vous des idoles », car c'était un sujet très important.

Dans l'épître aux Colossiens, chapitre 3, l'apôtre Paul assimile la cupidité à l'idolâtrie. Ainsi, les idoles constituaient encore un problème dans le Nouveau Testament, ce qui nous éclaire sur la manière de prêcher ce texte. D'autres aspects, en revanche, peuvent ne pas être transposables.

Alors, pour finir, quelles sont les implications concrètes du message théologique pour mes auditeurs face aux situations réelles ? C'est un défi de taille. Je suis convaincu qu'une application vague conduit à une vie chrétienne vague. Si nous nous contentons de dire à nos auditeurs : « Vous devez appliquer cela au travail », c'est bien beau, mais concrètement, comment ? Je suis persuadé que nous devons le leur montrer.

Il faut être concret. Cela pourrait impliquer de donner deux ou trois exemples très brefs de ce que cela signifie de vivre cela concrètement dans nos quartiers, à notre époque. C'est primordial.

Nous devons penser à notre communauté. Matthew Kim a écrit un livre intitulé « Prêcher avec intelligence culturelle », et sa lecture est vivement recommandée. Il nous rappelle qu'aimer ceux à qui nous nous adressons implique de les connaître au-delà de leurs noms et de leurs professions.

Qui sont-ils ? À quelles cultures et sous-cultures s'identifient-ils ? Quels sont leurs rêves ? De quoi ont-ils peur ? À quoi tiennent-ils le plus ? Qu'est-ce qui les fait souffrir ? C'est aussi le moment idéal pour transformer votre idée exégétique en un thème de prédication. Vous avez donc réfléchi à ces questions et vous êtes presque prêt à élaborer votre sermon, mais il vous faut encore réfléchir à la manière de transformer votre idée exégétique en un thème de prédication. N'oubliez pas que les gens agissent souvent en fonction des idées. Non seulement c'est souvent le cas, mais les idées ne marquent les esprits que si elles sont présentées de manière appropriée.

Il y a quelques années, United Parcel Service (UPS) affirmait être l'entreprise la plus rigoureuse du secteur du transport. Et cette affirmation a fonctionné car elle était claire, concise et concrète, n'est-ce pas ? Et surtout, elle était originale. Elle ne tenait qu'en neuf mots.

Le langage est percutant, jouant sur le mot « transport maritime ». De ce fait, l'idée est mémorable et convaincante. Nous devons donc faire de même pour que nos idées marquent les esprits.

Cela ne signifie pas que nous devons être les prédicateurs les plus brillants du monde. Je vous assure que je ne le suis pas, mais je dois m'y employer avec ardeur,

et cela en vaut la peine. Nous devons faire preuve de créativité, comme le dit le livre des Proverbes.

Alors, par exemple, voici une idée. Qu'en pensez-vous ? L'idée est la suivante : l'un des atouts d'une relation est la manière dont les deux personnes contribuent à l'épanouissement personnel de l'autre. Certes, cette idée est juste, mais sans doute vite oubliée, n'est-ce pas ? Elle est assez claire, mais pas vraiment convaincante.

Cependant, formulé ainsi, cela marquera les esprits. Comme le fer aiguisé le fer, ainsi un homme aiguisé son prochain. Et cette affirmation se trouve dans le livre des Proverbes, chapitre 27.

Vous savez, en tant que prédicateurs, nous utilisons les mots ; il est donc important de consacrer du temps et des efforts à formuler notre idée théologique de manière plus mémorable et percutante. Je suggère d'essayer de l'exprimer en neuf à quinze mots ; ce sera utile. Ce n'est peut-être pas toujours possible, mais c'est une bonne approche.

Je tiens à préciser que, selon moi, la clarté vaut mieux que l'ingéniosité. Et si la créativité est une qualité, l'ingéniosité, elle, est rarement souhaitable. Elle peut rendre les grandes idées théologiques banales, voire ridicules.

Nous ne créons pas un slogan publicitaire pour vendre du dentifrice. Nous communiquons la vérité transformatrice de la parole de Dieu. C'est pourquoi nous devons être très prudents.

Quand je prêche sur le Premier Livre de Samuel, mon idée principale est souvent que Dieu remporte des victoires grâce à des dirigeants qui ont confiance en son pouvoir de sauver, et que cela suffit généralement. On peut aussi dire que, lorsque Dieu s'engage dans une affaire importante, c'est toujours la foi qui en sort victorieuse. J'aime cette idée.

Je trouve cela créatif, mais je ne suis pas certain que cela ne tombe pas dans la banalité, à force d'être si ingénieux. Il faut donc rester prudent. Lorsque je prêche sur les chapitres 17 et 18 du livre des Juges, je pourrais simplement dire ceci : l'idolâtrie du peuple de Dieu l'empêchera de ressentir la présence de Dieu.

Mais ça sonne moins personnel et moins naturel que je le souhaiterais. Alors j'ai un peu retravaillé l'idée. Et elle m'a paru beaucoup plus forte quand j'ai modifié la première partie pour dire : « Quand on se livre à l'idolâtrie, on passe à côté de la présence de Dieu. »

Vous entendez la différence ? L'idolâtrie du peuple de Dieu l'éloignera de sa présence. Mais même dire « lorsque nous nous adonnons à l'idolâtrie, nous nous éloignons de la présence de Dieu » est en réalité bien plus court.

Mais je peux même faire ceci : en m'inspirant du passage de 1 Thessaloniens 1.9 qui parle des croyants de Thessalonique se détournant de Dieu, ou plutôt de leur passage des idoles à Dieu, j'ai simplement reformulé cela : lorsque nous nous détournons de Dieu pour nous tourner vers les idoles, nous passons à côté de sa présence. C'est donc une autre façon de l'exprimer. Bien sûr, les auditeurs moins familiers avec la Bible ne saisiront pas cette nuance, mais cette formulation pourrait interpeller ceux qui connaissent les Écritures.

Très bien. Il est également utile de réfléchir à l'objectif du sermon à ce stade. Qu'espérez-vous accomplir ? Quel impact souhaitez-vous voir l'Esprit de Dieu avoir sur la vie de vos fidèles ? Très bien.

Enfin, nous sommes prêts à commencer. Nous avons longuement réfléchi, et cette réflexion, menée dans la prière, vous permettra d'élaborer un message que l'Esprit de Dieu pourra utiliser pour transformer véritablement et profondément la vie de vos auditeurs. Très bien.

Enfin, il est temps de définir la structure de notre sermon. Il est temps d'en élaborer les grandes lignes. Nous y travaillerons lors de notre prochaine séance.

Ici le Dr Stephen D. Mathewson, dans une série consacrée à la prédication des récits de l'Ancien Testament. Voici la sixième session : « Quatre questions pour passer de l'exégèse à la construction du sermon ».